

Études littéraires africaines

Senghor et sa postérité littéraire. Actes du colloque de Cerisy-La-Salle. Textes réunis par Dominique Ranaivoson. Metz : Université Paul Verlaine, Centre de recherches « Écritures », coll. Littératures des mondes contemporains, Série Afriques, n°3, 196 p. – ISBN 978-2-917403-02-0



Florence Paravy

Numéro 26, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035146ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035146ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paravy, F. (2008). Compte rendu de [*Senghor et sa postérité littéraire. Actes du colloque de Cerisy-La-Salle. Textes réunis par Dominique Ranaivoson. Metz : Université Paul Verlaine, Centre de recherches « Écritures », coll. Littératures des mondes contemporains, Série Afriques, n°3, 196 p. – ISBN 978-2-917403-02-0*]. *Études littéraires africaines*, (26), 111–113. <https://doi.org/10.7202/1035146ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2008

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

P. Mesnard ainsi que chez M. Palmer qui s'attachent, avec Ch. Servais, à montrer qu'il manifeste souvent la tendance à dresser des frontières entre « eux et nous ».

Et c'est précisément le traitement de cette frontière, de la mise à distance, qui fonde la différence majeure entre le discours médiatique et le discours littéraire. La fiction permet en effet de briser les frontières, d'ébranler le lecteur et donc de le responsabiliser. C'est ce à quoi s'emploient l'auteur de BD J.-Ph. Stassen, au travers de narrations militantes et dénonciatrices (contributions de J. Tramson et C. Lacour), Raharimanana (U. Fendler) et le collectif théâtral GROUPOV, initiateur de la pièce *Rwanda 94* (G.C. Kessous et Ch. Servais). « Seule la fiction esthétisée semblerait apte à transmettre la mort et sa mémoire », conclut C. Lacour (p. 325). De fait, plusieurs narrations, qui se revendiquent de la parole « vraie » ou du témoignage d'une expérience vécue, s'avèrent en réalité mises en intrigue et esthétisées, ainsi que l'illustrent l'article de B. Fleury-Vilatte et J. Walter sur l'émission très engagée de D. Mermet, ainsi que celui de D. Henky sur la littérature de jeunesse à propos du génocide.

Les choses sont bien différentes au niveau endogène. D. Delas montre que la quête d'une « innocence énonciative » chez A. Ruti, auteur rwandais vivant en RD Congo, le dispense de toute posture d'« écrivain » engagé puisqu'il est déjà engagé en tant que personne dans les premiers massacres des années 1960. P. Kerstens rejoint J. Foucault sur le silence rwandais à l'endroit du génocide, en soulignant que même les chansons rwandaises contemporaines manifestent une ellipse des massacres, en ne se référant, de manière assez vague, qu'à une période inaugurant des bouleversements dans la vie de chacun. Si ce silence traduit toute l'ampleur du traumatisme collectif de la société rwandaise, E. Sevrain et V. Bonnet, à travers leur étude des témoignages de rescapées rwandaises, n'en concluent pas pour autant à l'indicible, ne serait-ce que parce que l'écriture – de l'aveu des rescapées elles-mêmes – était la seule activité encore capable d'apporter de la cohérence et donc d'assurer leur survie, ce qui se traduit dans les textes par diverses figures de style permettant au lecteur de saisir l'horreur dans toute sa dimension vertigineuse.

■ Maëline LE LAY

SENGHOR ET SA POSTÉRITÉ LITTÉRAIRE. ACTES DU COLLOQUE DE CERISY-LA-SALLE. TEXTES RÉUNIS PAR DOMINIQUE RANAIVOSON. METZ : UNIVERSITÉ PAUL VERLAINE, CENTRE DE RECHERCHES « ÉCRITURES », COLL. LITTÉRATURES DES MONDES CONTEMPORAINS, SÉRIE AFRIQUES, N°3, 196 P. – ISBN 978-2-917403-02-0

En 2006 eut lieu au château de Cerisy un colloque consacré à la « postérité littéraire » de L.S. Senghor, problématique des plus pertinentes, compte tenu de la place occupée dans l'histoire de la littérature africaine par cet écrivain glorifié par les uns, honni par les autres. Outre la qualité des contributions présentées, cet ouvrage a le mérite de donner la parole non seulement à des

universitaires dans la première partie : « Héritage littéraire de Senghor », mais aussi à des auteurs contemporains dans une seconde partie : « Témoignages d'écrivains ».

Les deux premiers articles portent sur le Congo. À partir d'une réflexion sur le mot « nègre » et de la formule de Senghor selon laquelle c'est un « beau mot », N. Martin-Granel souligne que, chez les écrivains congolais, le terme n'a pas subi cette revalorisation souhaitée par Senghor, ce qui renvoie plus largement à certaines réticences vis-à-vis de la négritude, notamment chez Tchicaya U Tam'si et Sony Labou Tansi. Quant à A.-P. Bokiba, il montre que, malgré sa participation à la polémique du Festival Panafricain d'Alger et ses prises de position contre la négritude, le parcours d'Henri Lopes révèle bien des points de convergence avec l'œuvre et la pensée du poète sénégalais.

D'autres contributeurs abordent la problématique dans une perspective géographique soit plus large, comme B. Mongo-Mboussa qui réfléchit à la position des auteurs africains face à la célébration senghorienne de l'Afrique, soit « décentrée », c'est-à-dire portant sur des espaces culturels et littéraires différents. Dans un article qui accorde finalement davantage de place à Césaire qu'à Senghor, J.-M. Devésa retrace, de la négritude à la créolité, l'évolution du discours identitaire chez les auteurs antillais, et souligne que, si la première s'inscrit « dans la verticalité d'une filiation », la seconde relève plutôt d'un « jeu relationnel ramifié, selon un axe horizontal, celui du rhizome » (p. 120). D. Delas s'intéresse aux positions exprimées par des penseurs post-coloniaux tels que V.-Y. Mudimbe, A. Mbembe ou A. Irele, et « tent[e] de sortir la négritude des clichés qui ont entretenu artificiellement le débat sur des bases erronées » (p. 133). Il réfute ou nuance ainsi certaines critiques fréquemment lancées contre les théories senghoriennes, notamment celle qui porte sur l'essentialisme, dont il ne nie pas l'existence dans la pensée de Senghor, mais qu'il réévalue et contrebalance par l'importance accordée au métissage. Enfin, M. Daoud apporte un éclairage très intéressant sur la littérature maghrébine, au sein de laquelle Senghor n'a ni présence ni postérité : à travers une approche générale, il cherche à expliquer pourquoi, malgré la proximité géographique et des traits culturels communs, les littératures maghrébine et négro-africaine semblent « se boudier royalement » (p. 135), en remontant aux sources pré-coraniques de « l'ethnotype arabe » et de « l'archétype de l'arabe noir ». Il souligne aussi le fait que l'identité arabe et maghrébine s'est élaborée selon un complexe d'« attraction-répulsion » face à l'Europe, de sorte que « le monde arabe, dont le Maghreb est partie intégrante, ne réfléchit que par et dans l'Occident » (p. 142).

Enfin, deux contributions replacent l'œuvre de Senghor dans des filiations que l'on peut observer aussi bien en amont qu'en aval. Dominique Ranaivoson étudie ainsi la question des anthologies consacrées aux auteurs noirs, avant et après Senghor. Elle montre que, par rapport à celles qui l'ont précédée, l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* (1948) « n'avait [...] rien d'original » (p. 85), mais qu'elle a eu pour effet négatif de mettre en place des stéréotypes essentialistes et de « figer les Noirs dans une unité illusoire » (p. 100) et « une unanimité de façade » (p. 99). Quant à Julien de Saint-Jores, il propose une analyse originale et extrêmement

documentée autour de la notion de « primitivité », à partir d'une comparaison établie par Senghor entre les poètes de la négritude et les peintres « primitifs » flamands et italiens. S'appuyant, d'un côté, sur des éléments très précis d'histoire de l'art, et, de l'autre, sur le sens que donne Kierkegaard à la notion de primitivité, il analyse avec finesse le sens, la valeur et les limites de cette analogie dont il montre l'aspect polémique, voire provocateur. Se comparer aux Primitifs, c'est revendiquer à la fois un rôle de pionnier accomplissant une révolution artistique, mais aussi une authenticité fondée sur le retour à la raison intuitive, opposée à la raison discursive privilégiée par la culture européenne. J. de Saint-Jores réfute ainsi l'idée d'essentialisme, en affirmant que « la culture négro-africaine [...] ne serait, aux yeux de Senghor, qu'un cas particulier de préservation par une communauté humaine d'un certain rapport à l'être que les Européens auraient oublié et que les artistes négres auraient pour tâche de rappeler » (p. 63).

La deuxième partie de l'ouvrage est également pleine d'intérêt en ce qu'elle permet de mesurer la diversité des attitudes et des réactions de jeunes auteurs face à cette figure monumentale de l'histoire littéraire africaine. P. Nganang revendique une « lecture camerounaise » (p. 163) de Senghor, dans laquelle on trouve de nombreux échos de son récent essai, *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine* (2007). S'il reconnaît l'importance et la valeur du poète, il critique l'essentialisme de la négritude comme « héritage direct de l'ordre colonial » (p. 155) et déclare que « le Rwanda, c'est le tombeau de la négritude » (p. 155, 157). Il reproche par ailleurs à Senghor son implication dans « l'amitié françafricaine » (p. 161) qui a, selon lui, permis tous les régimes dictatoriaux, le génocide rwandais et les massacres des « années de plomb 1956-1970 » (p. 163) au Cameroun. Le texte de Théo Ananissoh témoigne aussi de cette ambivalence en qualifiant Senghor, d'un côté, de « modèle admirable » (p. 173) sur le plan poétique et, de l'autre, de « contre-modèle de l'homme d'esprit se trahissant sans cesse » (p. 180). Edem Awumey confronte le discours senghorien de l'Universel aux réalités actuelles, marquées avant tout par l'édification d'une « nouvelle logique de murs » (p. 189). Quant au témoignage final du Malgache Johary Ravaloson, il relativise l'importance de Senghor par cet aveu tranquille : « je n'ai connu Senghor qu'avant-hier ! » (p. 191).

Cet ouvrage de qualité montre donc à quel point l'œuvre de Senghor reste encore aujourd'hui au cœur de vifs débats. La complexité et les ambiguïtés du penseur, du poète et de l'homme sont une fois de plus mises en exergue par l'expression de points de vue parfois radicalement opposés dont la confrontation est tout à fait passionnante, et dont seul un vaste travail de synthèse portant à la fois sur Senghor et sa réception pourrait – peut-être – trouver le point d'équilibre.